

« Séminaire de Formation Continue du 15 mars 2003 »

Texte de Catherine VANNEREUX (Psychanalyste et Professeur de Philosophie)

Sommes-nous ici pour être heureux?

J'ai entendu il y a peu de jours une réflexion sur le bonheur, c'était celle d'un psychiatre sur France Inter. Je n'ai pas pu m'empêcher de penser au livre d'Alain Propos sur le bonheur et à son fameux devoir d'être heureux, qui semble une forme de politesse à l'égard de l'autre, ce que, en partie je comprends.

Et puis l'ouvrage de Luc Ferry, sur la vie réussie et A Comte Sponville, à qui je préfère les originaux, les stoïciens; et puis le Dalai Lama; et puis les divers et si peu variés ouvrages sur comment devenir soi, comment être bien, comment savoir vivre avec les autres. Comment... Comme si, il n'y avait que deux ou trois désirs valables.

Cette question est partie d'un certain agacement, vous le comprendrez et elle est une bien vieille question, mais je la pose et la laisserai poser, refusant ainsi le préjugé commun selon lequel l'homme est ici, sur terre, c'est ce lieu qui m'importe, pour être heureux, pour quoi d'autre alors me demanderez-vous peut être? Est-il là pour quelque chose? Quel est le sens de l'existence? Est-il si certain que l'homme veuille être heureux?

Pourquoi la vie est elle si douloureuse ? Le suicide a t il à faire avec la mort ou avec la vie?

Très justement Freud écrit dans le Malaise dans la culture ou civilisation: "la question de la finalité de la vie humaine a été posée un nombre incalculable de fois; elle n'a encore jamais trouvé de réponse satisfaisante, peut être d'ailleurs n'en admet-elle aucune". Bien des poseurs de questions ont ajouté: s'il devait se faire que la vie n'ait aucune finalité, elle perdrait pour eux toute valeur.

Les poseurs de questions ne se posent ils des questions que pour trouver des réponses satisfaisantes, agréables ou désagréables mais qui au moins seraient réponses et par là sens, et s'il n'y avait plus de sens à être et à rester dans la question ?

N'est-ce pas là le lieu de l'écoute? Sommes-nous ici pour être heureux? C'est peut-être bien plutôt la souffrance et la douleur qui nous menace, et Freud écrit encore "il n'est point entré dans le plan de la création que l'homme soit heureux" Il s'agirait peut être alors de renoncer à une certaine illusion du finalisme (lire page 18 et 19 de Freud) Ce que Freud apprend c'est bien l'impossible harmonie, c'est que l'incomplétude fait partie de l'être, et s'il me semble important de rappeler cela, c'est afin de ne pas être des zorros de l'écoute, des maîtres du conseil à donner à l'autre, même et surtout si à l'écoute nous avons affaire à une demande de conseils. Un adage nous déconseille de servir deux maîtres à la fois. Pour le pauvre Moi la chose est bien pire, il a à servir trois maîtres sévères et s'efforce de mettre de l'harmonie dans leurs exigences. Celles-ci sont toujours contradictoires et il paraît souvent impossible de les concilier; rien d'étonnant dès lors à ce que le Moi échoue dans sa mission. Les trois despotes sont le monde extérieur, le sur-moi et le ça. Freud Nouvelles conférences sur la psychanalyse. La conscience de la vie est aussi conscience de la mort et celle-ci est bien source d'angoisse et d'horreur, s'imaginer ne pas se réveiller, ne plus jamais se réveiller lorsque l'on s'endort, est

bien pour moi l'expérience la plus pénible et la plus tragique qu'il me soit arrivée de faire... Si la mort angoisse et est bien le pire de nos maux selon de nombreux philosophes, on peut vraiment s'étonner face au suicide, comment le suicide peut-il exister?

Pascal écrivait à peu près ceci dans ses pensées, les hommes n'ayant pu guérir de leurs misères (la mort est la plus grande) ont inventé de ne pas y penser, de se divertir et comme on les comprend (même s'ils restent dans la frivolité et l'ignorance à oublier la mort selon Heidegger), et comme on comprend mal ou pas du tout ceux qui se donnent la mort. Étrange expression, étrange don. Je ne dis pas que la vie est belle et bonne ni même qu'il est possible qu'elle le soit, je dis que la mort est tellement angoissante qu'on ne comprend pas quelqu'un qui se tue. Parce que le suicide n'a pas affaire avec la mort mais avec la vie.

Je me souviens de quelqu'un qui n'arrivait pas à sortir de cet étonnement et qui ne cessait de répéter: "mais enfin la vie est magnifique, il y a tellement de choses à y faire, à découvrir, la musique, les livres, le bon vin, je ne comprends pas qu'on puisse vouloir mourir..." "J'aurais envie de leur dire d'aller au ciné, au concert..."

Cette personne était musicienne et elle était ainsi persuadée de pouvoir faire quelque chose pour l'autre, hélas en oubliant qu'il y avait dans l'autre, de l'altérité. Ce qui était un bien pour lui l'était parce qu'il portait la marque de son désir, en quoi cela pouvait-il dire quelque chose à l'autre ?

Le désir passe avant le jugement, la raison. Le sens que je donne à mon existence a pour origine mon désir, pas celui du voisin, pas celui de l'écouter, pas non plus les désirs dominants d'une société qui souhaite sans doute d'abord que tout individu s'adapte et soit conforme, s'insère... (Les naufragés de P. Decleck) méfions nous aussi de notre incapacité à reconnaître la valeur du désir de l'autre, méfions nous aussi de notre envie lorsque quelqu'un jouit là où nous n'avons pas idée d'aller, et de ce que nous pourrions mettre en oeuvre pour l'empêcher, sous prétexte aussi de lui vouloir du bien.

Vouloir du bien à l'autre, vouloir son bonheur est peut-être ce qui peut arriver de pire à quelqu'un? En tout cas il y a risque de faire violence à l'autre, de ne plus l'écouter, en dernier ressort parce que sa parole angoisse, reste pour le bénévole à travailler sur cette angoisse, et non pas à forcer celui qui parle à dire ce que l'on a envie d'entendre, on le sait les suicidaires sont trop souvent confrontés à ce type d'écoute.

Est-ce que le suicide est un acte libre? Je pense que non.

Est-ce que le suicide est un désir de mort, je ne pense pas.

Pourtant la vie peut être une telle merde que plutôt de s'étonner face au suicide on pourrait bien davantage s'étonner que les hommes consentent à vivre. C'est l'étonnement d'un personnage de Dostoïevski, Kiriloff qui s'entretient avec Verkhovenski: "ce qui m'a toujours étonné, c'est que les hommes consentent à vivre"

Je me souviens d'une émission de télévision sur un cours de Lacan dans lequel il disait à peu près ceci : c'est parce que nous savons que nous allons mourir un jour, que tout cela va finir que nous arrivons à supporter de vivre. L'étonnement est ici face au fait que les hommes consentent à vivre, alors que la vie est douloureuse, alors qu'il faut aller travailler, alors qu'on jouit bien peu, alors que nous n'avons même plus le réconfort d'un au-delà de la mort qui serait...

Vous connaissez cette phrase de MacBeth, l'existence est "une histoire racontée par un idiot pleine de bruit et de fureur et qui ne signifie rien", on peut également lire quelques passages de la nausée de Sartre, dont le titre seul nous amènerait à rendre... La vie, l'âme... Je consens à vivre? On ne le dit jamais.

Consentir : accepter, souscrire, dire oui à la vie, ne pas se contenter d'être là mais exister.

Queequeg l'indien dans Moby dick d'Herman Melville s'allonge dans son cercueil après avoir reconnu un signe de sa mort, il se soumet à ce signe et se résigne à mourir mais il a oublié

quelque chose et décide de se relever malgré le signe " on lui demanda alors si vivre ou mourir était une affaire de volonté et de bon plaisir. Il répondit que certainement oui. En un mot l'opinion de Queequeg était que si l'homme décidait de vivre, rien ne pouvait le tuer, sauf un cachalot, ou une tempête ou quelque violent destructeur, enfin une brute cosmique de ce genre "Si un homme décide de vivre, rien ne peut le tuer sauf la mort" et après tout cela ne va pas de soi de décider de vivre, c'est comme pour le sens de l'existence.

Vous connaissez la formule "je n'ai pas demandé à être au monde" et même si ceux qui vous ont mis au monde ne l'ont pas beaucoup désiré, je peux décider d'y être et d'y rester, de renaître en quelque sorte.

Si le suicide est à penser du côté de la vie, il faut décider de vivre, consentir à vivre et le suicidaire n'a pas, pas encore décidé de vivre, pour autant il n'a pas plus décidé de mourir, ce qui serait nous mettre dans une logique binaire certes claire mais simpliste et qui n'est pas la logique de l'inconscient, qui n'est pas la logique de l'existence, plutôt dans les contradictions. La vie vaut-elle la peine d'être vécue? Quelle est la valeur d'une existence que l'on sait mortelle? Il n'y a que le sujet singulier qui trouve et qui décide que la vie vaut, vaut la peine même qu'on se donne, et elle a la valeur que lui donne le sujet.

Association SOS Suicide Phénix: comment pouvons nous aider?

C'est d'abord se mettre dans une certaine écoute afin de permettre au suicidaire tel le phénix de renaître, voire même de naître à ses propres désirs, au sens qu'il peut essayer de donner à son existence, un sens qui n'est pas établi une fois pour toute, qui est presque à reprendre chaque jour... aider le suicidaire c'est lui permettre de naître à ses désirs, qui ne sont pas les notre, qui n'est pas une adaptation à la vie comme elle va, dans le genre "c'est comme ça et pas autrement, c'est la vie, c'est mieux que rien... etc." Lui permettre de décider de vivre et ce n'est pas simple lorsque l'on a été, ou est tenté par le suicide, par l'arrêt de toute cette souffrance.

Je me réfère à Freud et à une certaine direction de la cure analytique, à vous de voir le rapport avec l'écoute, ou bien l'idéal d'une écoute.

La direction de la cure est la rencontre du sujet avec son désir inconscient. Tant qu'au sein d'un même sujet le conflit est inconscient, que les adversaires s'ignorent et ne peuvent se confronter face à face, aucune solution n'est possible, le suicidaire reste là où il est, à nulle place vraiment.

"Une vraie solution ne peut intervenir que lorsque les deux se retrouvent sur le même terrain.

Je crois que la seule tâche de la thérapeutique consiste à rendre cette rencontre possible"

Freud Introduction à la psychanalyse

Peut être cela vous semble loin de l'écoute, la votre, vous n'êtes pas des professionnels, je pense pourtant qu'à l'écoute il faut avoir une idée de ce vers quoi on veut amener l'autre même si le pas est léger, furtif, même si c'est un souffle fait par le suicidaire, c'est un souffle de vie, et on peut ne pas faire attention, passez à côté de l'appel, ce qui risque d'arriver si vous manquez de formation...

Il faut avoir ce désir là à l'écoute: que celui qui appelle puisse en savoir un tout petit peu plus sur ce qui se passe en lui, ce qui implique de n'avoir pas le désir de lui donner des conseils, qui ne seront que suggestions. Le meilleur effet c'est d'avancer en sachant un peu plus sur soi même.

Je crois qu'il faut mettre haute la barre de l'écoute, savoir nous interroger sur ce qu'on y met, comment on la fait, quel est le désir qui nous anime, et le désir d'amener l'autre sur le chemin de la rencontre avec son désir inconscient nous permet de mieux écouter. Travailler sur soi; s'interroger sur notre pratique de l'écoute, c'est l'objectif de nos partages.

La tentation du suicide: une tentation de parole?

Vous connaissez sans doute cette phrase de Malraux : "on ne se tue jamais que pour exister" On pourrait dire aussi: plutôt la mort que cette vie là, que cette souffrance qui me submerge. Aider, c'est aider vers cette proposition autre: plutôt une autre vie que cette vie là. Ce qui amène dans le suicide à questionner la vie. Qu'est ce que vivre? Que doit être ma vie pour que ça ait une gueule de vie, que ça ait de la gueule, une gueule qui me plaise? Il n'y a pas grand-chose à dire sur la mort, relisons Épicure dans sa lettre à son disciple Ménécée, ce qui manque à tous, ceux qui appellent comme ceux qui écoutent, c'est un savoir sur la vie.

Quel sens donner à ma vie? Relisons aussi Le Petit Prince de Saint-Exupéry : le Petit Prince s'interroge, regarde et comme ils donnent peu envie de vivre ces adultes...

A la fin de Feu Follet un livre de Drieu la Rochelle, et un très beau film de Louis Malle, Alain se tue , pour ne pas mourir, il laisse ce mot, à qui?

"Je me tue parce que vous ne m'avez pas aimé, parce que je ne vous ai pas aimés.

Je me tue parce que nos rapports furent lâches, pour resserrer nos rapports.

Je laisserai sur vous une tache indélébile.

Je sais bien qu'on vit mieux mort que vivant dans la mémoire de ses amis.

Vous ne pensiez pas à moi, eh bien, vous ne m'oublierez jamais"

Il faut entendre le passage à l'acte suicidaire comme une façon de dire, au risque de se taire à jamais. Ce qui ne peut s'opérer dans le registre symbolique fait retour comme inscription dans le corps.

Le geste suicidaire s'entrevoit comme un point de "mi-dire" Lacan Silicet 6/7 page 123 signant à la fois un rappel du sujet à l'ordre symbolique et son échec. Le sujet fait des signes à un autre un peu sourd "il est une réponse agie et non différée, une démonstration adressée, sans latence mais non sans agressivité, à l'autre tenu d'y participer"

Dans le passage à l'acte on parle encore à l'autre, à l'autre perdu, à l'autre qui n'existe pas, de qui l'on n'attend plus, le suicide est un ultime message, comme l'écrit Alain.

Il s'agit dans la tentative de suicide d'éviter l'angoisse, angoisse qui se confirme à mesure de l'effondrement de la capacité de symbolisation, ce qui se retrouve souvent dans le suicide des adolescents. L'angoisse provient d'une situation traumatique: afflux non maîtrisable d'excitations trop multiples et trop intenses.

"L'angoisse doit être tenue pour un produit de l'état de détresse psychique du nourrisson qui est évidemment la contre partie de sa détresse biologique" Inhibition, symptôme et angoisse

L'angoisse commence très tôt, aux premières heures de la vie, et le langage nous aide à maîtriser "l'immaitrisable", sans langage nous serions noyés dans la pulsion, ce serait comme...

On ne peut rien en savoir, ce serait être en proie, à ses impressions...

En proie, peut être est ce cela qui se passe dans le suicide?

Le langage est, nous sommes des êtres parlants et le suicide s'adresse à un autre. Quel autre?

Et l'autre est tenu de participer, il lui est bien difficile de fuir, et il est inévitable que la violence du suicide entraîne des résistances. Il est nécessaire d'interroger ses résistances, ses façons de ne pas entendre l'acte parole du suicidaire, de ne pas entendre celui qui essaie comme ça de parler.

Les appelants de SOS suicide Phénix peuvent amener des contre réactions ambivalentes. Il ne suffit pas d'avoir du coeur ou de la bonne volonté ou des bonnes intentions, il est indispensable d'interroger, de réfléchir sur nos dispositions, sur nos réactions.

Le suicidaire peut réveiller en nous des réactions hostiles, agacées, sadiques, il ne s'agit pas d'être dans le déni de cela mais il s'agit de savoir pourquoi l'on réagit ainsi, il s'agit de se

connaître, après tout si le suicidaire a un inconscient, les écoutants aussi!!!

Les suicidaires sont de mauvais malades; leur mal n'est pas localisable, il n'y a pas de traitement rapide et efficace pour leur réinjecter le goût de vivre, le désir de vivre et en plus à l'hôpital ils ne sont même pas contents de se réveiller...

Ils sont agaçants, ils sont surtout menaçants pour notre quiétude, pour notre vie dans laquelle nous sommes tout occupés à éviter le malheur...

Le suicide nous dérange dans nos illusions, et notamment dans celle du bonheur. Les suicidaires réveillent en nous la difficulté de vivre, de faire sens, de faire goût, et nous pouvons leur en vouloir.

Freud pose cette question: les hommes de toute façon veulent ils vraiment être heureux? Il existe en l'homme une pulsion de mort, et il est intéressant de considérer cette hypothèse.

Si les hommes désiraient le bonheur, depuis le temps que dure cette histoire, désiraient vraiment le bonheur, peut être l'auraient ils atteint?

Catherine VANNEREUX

Psychanalyste et Professeur de philosophie

58 rue des alouettes 75019 Paris Tél. 01.42.49.62.47